

Focus sur Walter Kolbenhoff

De son vrai nom Walter Hoffmann, Walter Kolbenhoff a vu le jour en 1908 dans un quartier populaire de la capitale du Reich. Il y a connu la rigueur et les sévères privations de l'hiver 1916, les grandes grèves et les manifestations qui dominent l'année 1917, l'espoir de la révolution de novembre 1918 qui marque la fin de la guerre et l'abdication de Guillaume II. Bien qu'il n'ait eu que onze ans à l'époque de l'insurrection spartakiste, il a été profondément choqué par l'assassinat de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sur ordre du ministre social-démocrate des Armées, « le chien sanguinaire » Gustav Noske. En mars 1920, lors du putsch d'extrême droite Kapp-Lüttwitz, il voit pour la première fois la croix gammée que les corps francs ont peinte sur leur casque d'aciers et comprend aussitôt qu'il s'agit là du « symbole de la haine absolue ». Mais il ne se fait pas non plus d'illusions sur le gouvernement républicain qui, pendant la disette de 1921, fait tirer sur ceux qui vont la nuit marauder quelques pommes de terre dans la campagne avoisinante.

Sa mère ayant cinq enfants, Walter, bien que brillant élève, se voit précocement contraint par son père d'entrer en apprentissage. Dégoûté par l'exploitation et les mutilations de tout ordre que le pouvoir économique inflige impunément aux ouvriers grâce au soutien actif des dirigeants de Weimar et à l'accord tacite du syndicat majoritaire, la toute puissante ADGB socialiste, il opte dès sa dix-septième année pour une existence marginale.. Se situant délibérément hors de la société et contre elle, rejetant toute autorité et toute contrainte, rêvant d'évasion (influence de Jack London et B. Traven), il entreprend de sillonner l'Allemagne, l'Europe, l'Afrique du Nord et le Proche-Orient. Beatnik avant la lettre, il pense trouver avec « la route » — trente ans avant la *beat generation* américaine des Allen Ginsberg (*Howl*/1956) et Jack Kerouac (*On the Road*/1957) — un moyen d'échapper au carcan d'une civilisation occidentale méprisante de la dimension et de la valeur humaines afin de renouer, par le biais d'une vaste communion entre « déclassés », avec une fraternité exaltante et consolatrice. Assurant sa subsistance par de petits boulots et plus généralement en faisant la manche comme musicien de rue, sa soif de sauvagerie originelle le propulse fréquemment dans la délinquance.

En 1930, prenant soudainement conscience de la vacuité de cette « révolte sans cause », il adhère au Parti communiste et entame une carrière journalistique comme collaborateur à divers organes de la presse ouvrière marxiste. Si ces reportages connaissent une notoriété nettement moindre que ceux du « journaliste rouge » Egon Erwin Kisch, son aîné de plus de vingt ans, futur maître à penser de Günter Wallraff

(*Tête de Turc*/1985), ils lui attirent cependant l'amitié du psychiatre/psychanalyste Wilhelm Reich, ainsi que les faveurs de tout un lectorat de la gauche libertaire : mêlant en effet intimement subversion culturelle et contestation politique, ils préfigurent cet « ethos esthétique » cher à Herbert Marcuse, et qui deviendra le credo de la « nouvelle gauche » des années soixante.

Partant, on comprendra que les nazis aient pu mettre sa tête à prix. Au lendemain de l'incendie du *Reichstag* (nuit du 27 au 28 février 1933), Kolbenhoff réussit à rejoindre Amsterdam. Après un bref séjour en prison, il est expulsé pour le Danemark où il fréquente Bertolt Brecht, Johannes Robert Becher, et surtout Wilhelm Reich qui achève tout juste sa *Psychologie de masse du fascisme*. À la publication de son ouvrage *Les Sous-Hommes*, patronné par Reich, il est exclu du PC pour déviationnisme. Néanmoins, lorsque le Parti le sollicitera en 1942 pour qu'il s'engage dans la *Wehrmacht* afin d'y créer une cellule militaire de résistance, Kolbenhoff acceptera. Lors de la retraite de Monte Cassino en 1944, il est fait prisonnier par les Américains, lesquels, reconnaissant ses qualités journalistiques, lui confieront au lendemain de la guerre un poste de rédacteur à la *Neue Zeitung*, organe de presse « pour la population allemande » créé à Munich en octobre 1945 dans les locaux du *Völkischer Beobachter* nazi par le gouvernement militaire US. S'étant lié, au cours de ses deux années d'internement aux USA, avec Hans-Werner Richter et Alfred Andersch, on le retrouvera également tout logiquement parmi les premiers membres du « Groupe 47 ».

Thierry FERAL
Germaniste,
importateur et traducteur
en France de W. Kolbenhoff

Le roman *Les Sous-Hommes* de Walter Kolbenhoff est initialement paru en 1933 au Trobris-Verlag, maison d'édition fondée à Copenhague par le psychanalyste communiste allemand en émigration Wilhelm Reich.

Ce roman est l'un des tout premiers ouvrages antihitlériens publiés par un écrivain allemand contraint à l'exil. Son propos très précis et très particulier (les SDF en errance et/ou aux limites de la délinquance), et son naturalisme, le démarquent des esthétiques antifascistes « classiques » davantage métaphoriques ou démonstratives comme l'étaient celles de B. Brecht, de F. Wolf ou de J. Petersen.

La description des « laissés-pour-compte » se fait comme de l'intérieur, l'auteur lui-même ayant connu des années de vagabondage. Nous ne sommes pas ici dans une représentation édifiante des « petites gens » mais bien dans une

présentation sans fard et sans complaisance des hommes et des femmes qui, en raison de leur improductivité subie ou assumée, se posent en antagonistes des structurations et des idéalizations paternalistes puis dictatoriales de la société. Ce roman vaudra à son auteur la haine des nazis, mais aussi son exclusion du PC.

L'utile avant-propos de T. Feral nous apprend beaucoup sur ce texte et sur son auteur. Ce dernier, de son vrai nom Walter Hoffmann, n'avait que onze ans au moment de la répression de l'insurrection spartakiste et de l'assassinat de K. Liebknecht et R. Luxemburg sur ordre du ministre social-démocrate des Armées, G. Noske. Il en aurait été choqué, en dépit de son jeune âge. Un an et demi plus tard, il comprend que les croix gammées peintes sur les casques des corps francs du putsch d'extrême droite Kapp-Lüttwitz sont « symbole de la haine absolue ». Nullement empli d'illusions sur les vertus sociales d'un gouvernement républicain qui fait tirer sur les maraudeurs qui, la nuit, chapardent des pommes de terre dans la campagne, il opte à l'adolescence pour une existence marginale et errante, rêvant — en vain — d'une grande fraternité des déclassés. Sa biographie semble à cette période aussi peu commode à reconstituer que celle d'un Traven. En 1930, il n'y croit plus et adhère au Parti Communiste. Il se fait journaliste dans diverses publications de la presse ouvrière marxiste, ce qui lui vaut d'être remarqué par W. Reich.

Traqué par les nazis, il trouve asile au Danemark où il fréquente Reich et Brecht. Exclu du PC à la suite de la publication des *Sous-Hommes*, il ne s'engage pas moins dans la résistance, très activement, tentant de créer un noyau de résistance intérieure dans la *Wehrmacht* !

Lire aujourd'hui *Les Sous-Hommes* est une « aventure intellectuelle » qui présente au moins un triple intérêt :

— Nous découvrons un écrivain, qui a un style, vif, cru et un art très juste du portrait.

— Nous avons de l'Allemagne du début des années 30 une vision précise qui, sur un mode littéraire puissant, rejoint celle de cinéastes (Lang) ou de sociologues (Kracauer) : la mise en place d'un contrôle social et policier de plus en plus drastique créant dans le même temps effet de masse et processus d'exclusions et de ségrégations.

— Nous pouvons de façon indirecte, mais précise, enrichir notre compréhension de l'univers culturel de ce qui a été appelé si maladroitement la « gauche freudienne », puisque Reich et Marcuse ont, nous rappelle Feral, porté grand intérêt à la personne de Kolbenhoff et à son œuvre.

Olivier DOUVILLE

Professeur de psychologie clinique,
psychanalyste

Lorsqu'il traduit le roman de Walter Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes*, Thierry Feral réussit un coup de maître. Le livre est passionnant. Kolbenhoff relate la vie de marginaux qu'il a lui-même menée pendant les années trente, lors de l'effondrement économique de l'Allemagne et de la montée du nazisme.

Le style de son récit est remarquable et la traduction de Feral est excellente. Mais surtout la réalité qu'il s'efforce de décrire est celle d'hommes, à la fois victimes de la plus féroce des dictatures et à la fois rebelles, refusant obstinément d'accepter une vie inacceptable. Kolbenhoff témoigne de la présence des communistes auprès d'eux, de son propre engagement politique qui l'a sauvé d'une désinsertion définitive et mortifère.

Au-delà de son intérêt littéraire et historique, le roman autobiographique *Les Sous-Hommes* est particulièrement précieux pour les psychiatres. En effet, Thierry Feral publie, dans le même recueil, un court texte dans lequel Kolbenhoff révèle qu'il est devenu un écrivain grâce à l'influence de Wilhelm Reich, l'un des premiers psychanalystes, également militant communiste. Kolbenhoff relate sa rencontre avec lui, à Copenhague, quand ils avaient l'un et l'autre fui l'Allemagne. Il parle de son ancien mentor avec affection et admiration même s'il n'est pas dupe de ses excès.

Non content de faire connaître un grand écrivain oublié en Allemagne et inconnu en France, Thierry Feral a récidivé en publiant un nouveau livre consacré à Kolbenhoff. Il s'agit d'un recueil de textes et d'articles postfacé par le fils de l'écrivain, Dietram Hoffmann. On y trouve un extrait dans lequel l'écrivain allemand esquisse l'histoire de Reich, son itinéraire de psychanalyste, sa tentative d'unir les théories freudiennes et marxistes pour ensuite désigner le rôle primordial et pathogène de la répression sexuelle, sa dérive quand il tente de construire un appareil destiné à libérer les énergies sexuelles, et sa fin tragique en Amérique marquée par son incarcération puis son internement en hôpital psychiatrique. Il rappelle aussi le talent de Reich, capable de rassembler autour de lui des hommes de valeur et de les aider à produire le meilleur d'eux-mêmes. Il évoque également l'exclusion du psychanalyste du parti communiste qui n'acceptait pas ses thèses trop subversives et sa propre exclusion en raison de son amitié pour lui et aussi en raison de son livre *Les Sous-Hommes*, jugé incompatible avec une image édifiante du prolétariat. Il raconte comment le parti communiste est revenu vers lui, le chargeant d'infiltrer la Wehrmacht avec, peut-être, l'espoir qu'une mission aussi dangereuse le conduirait à la mort.

Kolbenhoff n'a failli ni à sa mission ni à l'amitié qu'il a indéfectiblement portée à Reich, ni à sa lucidité qui lui a

permis d'être un grand écrivain et un homme de qualité. Autant engagé dans la vie politique que littéraire, il a été le cofondateur du « Groupe 47 » qui a été le creuset de la littérature allemande d'après-guerre (Böll, Grass, et bien d'autres en ont fait partie).

Anne HENRY
Psychiatre et psychanalyste,
docteur ès-lettres,
chef de pôle en milieu pénitentiaire

Lorsque, en 1975, Walter Kolbenhoff vint pour la première fois parler sur mon invitation à mes étudiants de l'université de Munich, il prononça une phrase qui est restée gravée dans ma mémoire : « Dans les temps, lorsqu'on te qualifiait de prolétaire, c'était presque un titre honorifique ; aujourd'hui, si tu appelles quelqu'un comme ça, tu t'en prends une par la figure ». Cette sentence avait mis deux choses en évidence : Kolbenhoff savait d'où il venait et il en était fier ; mais aussi combien avait été importante la mutation qui s'était produite dans la société en un demi-siècle.

Celui que nous honorons en ce mois de juillet 1990 (Prix littéraire Günter Eich) est né en 1908 ; il est un des derniers survivants de la « Ligue des écrivains révolutionnaires prolétariens », une association pour intellectuels communistes fondée en 1928 par Johannes R. Becher, et il est également sans doute un des derniers survivants de ceux qui ont fait leurs premières armes littéraires dans l'organe central du Parti communiste, la *Rote Fahne (Drapeau rouge)*, ainsi que dans la revue mensuelle de la « Ligue », la *Linkskurve (Virage à gauche)*. Ce dont il s'agissait, c'était de redéfinir la littérature en tant qu'arme politique au service des luttes sociales et de la lutte des classes. L'exigence primordiale, c'était un engagement sans faille, et c'est justement avec cette ligne idéologique rigide et bornée que notre auteur allait bientôt entrer en conflit. Son roman *Les Sous-Hommes*, paru en 1933 durant son exil au Danemark, fut un roman anarchiste où les personnages sont des exclus, des chômeurs, des bohémiens, à l'image de ceux qu'il avait connus lors de ses périples qui l'avaient conduit jusqu'en Afrique du Nord lorsque, à dix-sept ans, il avait fui la misère du milieu dans lequel il vivait à Berlin. Dans ce roman, Kolbenhoff s'était certes engagé, mais pas au sens où l'entendait « le parti qui avait toujours raison » et qui croyait infailliblement en la victoire de la classe ouvrière ; il s'était engagé pour que l'on fasse preuve d'humanité et de solidarité avec les déclassés ; le livre se termine ainsi : « Apatrides, damnés de la terre, laissés-pour-compte, putains, meurtriers, vagabonds, vous tous miséreux au grand cœur malade qui refusez l'imposture de cette foutue existence, je suis un des vôtres ».

Bien sûr, on sent là encore vibrer le pathos du jeune auteur de vingt-cinq ans, mais il semble bien que Kolbenhoff ait déjà trouvé à cette époque le fil rouge de ses écrits ultérieurs : solidarité avec les marginaux, avec les êtres en souffrance. Quoi d'étonnant dès lors que Kolbenhoff ait connu sa plus forte créativité littéraire quand sa propre existence était soumise à des perturbations ? Je pense ici à ce qu'il a eu à vivre en tant que soldat allemand antifasciste durant la Deuxième Guerre mondiale et en tant que prisonnier de guerre allemand antifasciste aux USA. Et je pense aussi à sa rencontre et à son amitié avec Hans-Werner Richter et Alfred Andersch, d'anciens communistes comme lui qui, après l'effondrement du nazisme et la fin de la guerre impérialiste menée par l'Allemagne, étaient encore assez jeunes — entre trente et quarante ans — pour rechercher pour la jeune génération une voie théorique et littéraire qui ne serait plus déterminée par la pensée de la génération de leurs pères [...]. Ce que voulaient ces jeunes écrivains dans l'immédiat après-guerre, c'était une troisième voie : « un mouvement européen d'union dans la pratique socialiste et la liberté humaniste », selon la formule d'Alfred Andersch. Leur revue, d'abord dans les camps de rééducation aux USA, puis à Munich, s'appelait *L'Appel — Revue indépendante pour la jeune génération*. Cette prétention de la jeune génération allemande déplut fortement aux deux grandes puissances victorieuses, américaine et soviétique. Andersch et Richter se virent privés de leur licence éditoriale. Ce fut alors la naissance du « Groupe 47 » piloté par Richter et dont on sait combien il a apporté à la littérature de langue allemande des deux décennies, sinon plus, qui suivirent. Walter Kolbenhoff participa sans relâche à ses activités, et ce dès le début...

Gerhard HAY († 2014)

Professeur de littérature allemande
contemporaine à l'université de Munich

À lire

Walter Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes*, Paris, L'Harmattan, 236 pages, 19,80 € (version numérique 15,99 €).

Walter Kolbenhoff, *Morceaux choisis*, Paris, L'Harmattan, 148 pages, 13,30 € (version numérique 9,99 €).